

frémissements de son visage. Un visage qui jouit, c'était cent fois, mille fois plus expressif qu'un nichon ou qu'un conin, non ? *Requiem aeternam dona eis Domine ; et lux perpetua luceat eis*¹. A la Société pour l'étude scientifique de la sexualité, à Berlin, Karl Abraham fit un exposé sur l'inceste, le mariage entre parents et l'exogamie. Il fut favorablement surpris de trouver auprès du public plus de compréhension et d'approbation qu'il n'en espérait. Gide, parti de Paris à 1 h 09, arriva à Cuverville pour dîner. Exaspéré par la longueur du voyage. Fourbu aussi. (Il le nota.) Tout fier cependant de rapporter une grande cage à barreaux de bois à son sansonnet. A 22 heures, ce soir-là, Serguéi loua un taxi pour se rendre à la Mariahilferstrasse. Il pleuvait sur Vienne, et, à 23 heures, il put voir passer, dans deux corbillards bizarrement séparés par une centaine de mètres ou peut-être plus, les dépouilles de l'archiduc et de la duchesse qui se dirigeaient vers la gare de l'Ouest. Les cercueils passèrent si vite, éclairés seulement par la lumière insuffisante des torches, que Serguéi eut la triste impression d'un enterrement à la sauvette. On devait plus tard lui expliquer que la distance entre les deux attelages mortuaires ne relevait pas d'un accroc de l'étiquette, ou de la précipitation de quelque cocher, mais bien de la facture intrinsèque de la cérémonie s'agissant d'un mariage morgantique. Ainsi pensa-t-il, et l'absurde de cette pensée ne devait plus dès lors le quitter, l'égalité foncière devant la mort, lorsque d'aventure celle-ci survient au même instant pour deux êtres qui s'aimaient (s'aimaient-ils ces deux-là, il n'en savait rien, mais cela ne changeait pas la forme générale du raisonnement), ne saurait pas vaincre, en dernière extrémité, l'idée d'une mésalliance de leur union, quand celle-ci visait par nature à s'en défaire, ou à la transcender.

Le train qui transportait les corps roulait, depuis Neulengbach, sous des trombes d'eau. A Saint-Pölten, l'orage s'accrut encore. Tonnerre, rafales de vent. On crut qu'à Melk l'on avait atteint le summum de l'action déchaînée des éléments. Que ceux-ci ne pou-

¹. « Donnez-leur, Seigneur, le repos éternel ; faites briller sur eux la lumière sans fin. »

vaient maintenant que se calmer ou réfréner leur violence. Il n'en fut rien. A mesure que le convoi avançait vers l'ouest, l'orage prit des allures de tempête. A l'approche de la gare de Pöchlarn, des branches d'arbre jonchaient la voie. Le train avait ralenti. Roulait au pas. Entre deux rafales, les voyageurs purent apercevoir là des arbres déracinés, ici des haies arrachées. Charles-François-Joseph serra les mâchoires. Il était loin de Zita et des enfants. Il avait froid. Il commençait à avoir peur. Ce n'était pas la même peur que celle des officiers supérieurs qui l'accompagnaient. Eux se contentaient de grogner entre leurs dents, de répéter à voix basse, sans se regarder les uns les autres : « Incroyable ! » « Stupéfiant ! » « Ça n'en finira donc jamais ! » Mais il savait ce qu'ils eussent aimé pouvoir dire à voix haute, en le regardant, lui, l'archiduc-héritier, dans les yeux, pour se rassurer. Chacun selon son tempérament. Ses convictions. Qu'un déchaînement pareil, dans la région, on n'avait jamais vu ça. Que c'était comme si le voile du temple se déchirait. Que le ciel, oui, criait vengeance. Que c'était un signe, un présage. Que ce n'était pas un voyage ordinaire. Etc., etc. Pour rompre ce silence électrique, Charles-François-Joseph dit : « Ce qui m'inquiète, Messieurs, c'est la traversée du Danube. » Ils l'approuvèrent à qui mieux-mieux. A présent, ils avaient quelque chose de réel sur quoi étayer leurs craintes. Un réel danger. Une difficulté de parcours dont ils pussent discuter entre eux à voix haute. C'étaient des militaires. Il leur fallait de l'action pour parler. Ils ne s'en privèrent pas.

On arrivait en gare de Pöchlarn. Quand on descendit, la pluie cessa. Néanmoins le ciel était bas, roulant d'épaisses nuées emportées par un vent moins fort qu'à Melk ou à Saint-Pölten, mais dont les sautes brusques surprenaient. On était dans l'oeil du cyclone. On déchargea les cercueils. Sans prière ou musique cette fois. On les chargea dans un corbillard. La route menant au bac était, en quelques heures d'un tel traitement, devenue un borborygme. Les chevaux s'enfonçaient à chaque pas. Dans la voiture automobile qui suivait à distance, le jeune archiduc regardait, la prunelle fixe, le corbillard tracer un double sillon dans la boue sous la lumière jaune des phares. Il savait à l'avance que ce voyage ne serait pas un plaisir, il ne se doutait pas qu'il serait une épreuve. Les cercueils, qu'on avait pris soin d'arrimer aux montants et au plancher, suivaient les cahotements du corbillard. Il imagina les corps, ballottés, à l'intérieur. Il n'osa pas imaginer le bruit. Heureusement qu'il y avait celui du moteur ! Comme on faisait monter les

chevaux sur le bac — *Hue ! Ha ! Dia !* —, l'orage se déchaîna à nouveau. Le Danube, d'une couleur brun foncé sous les torches, prit, en quelques minutes, l'apparence d'une mer démontée. Le bac tangua. Le corbillard était déjà embarqué. Sous la pluie torrentielle, le pont devint vite glissant. Les sabots des chevaux patinèrent, ajoutant à l'affolement que causait déjà l'orage. L'un d'eux se cabra. On craignit qu'il n'entraînât les autres. Charles-François-Joseph prit la décision qui s'imposait. On ne pouvait traverser dans ces conditions. On allait revenir à la gare de Pöchlarn. Attendre que ça passe. On fit redescendre les chevaux.

Dans des conditions de visibilité bien pires qu'à l'aller, le corbillard parcourut le chemin inverse. A la gare, on détela. Le chef de gare était ahuri. Déjà dépassé par l'événement de la soirée, surpris, et, comme tout le monde, épouvanté par l'orage, il voyait revenir les corps, les officiers, l'archiduc. Lorsqu'on glissa à nouveau les cercueils à l'abri, dans le hall, au milieu des caisses et des malles en partance pour Linz ou pour Vienne, il se demanda s'il ne rêvait pas. S'il allait jamais s'en débarrasser. Si les anges du ciel lui pardonneraient jamais d'être le chef de cette gare maudite où les morts — et quels morts ! les cadavres de ceux qui eussent dû être ses souverains ! — avaient plaisir à séjourner. A moins qu'une conspiration satanique de la terre avec les cieus ne les retînt ici, à cette gare, afin de les priver, et lui avec, de goûter le repos éternel...

Jacques-Henri se réveilla à quatre heures et quart du matin. Se lava. Fit sa malle. Déjeuna à cinq heures, avec son frère Zissou et Yves, le chauffeur. A la demie, ils quittèrent Duerne, désireux d'atteindre le circuit avant sa fermeture. Pendant le trajet, on discuta ferme. Rivalités de marques. Pilotes français et allemands. Choix des pneumatiques. Stratégie. Question pneus, Yves était un expert. Après les pluies d'hier matin et de la nuit du 2 au 3, il avait fallu changer complètement le fusil d'épaule. Le mieux était le *Continental* trois nervures, à cause de son adhérence et du rendement kilométrique. Ça favorisait les Mercedes, les Opel et les Piccard-Pictet. C'est-à-dire les Allemands et les Suisses. Surtout les Allemands. A cause des pilotes. Lautenschlager, Wagner, Salzer, Joerns. Et les Français alors ? Les Boillot, les Guyot, les Goux, les Gabriel, les Bablot, les Chassagne, les Champeau, les Rigal, les Duray, les Pilette... Ah, non !

Attention ! Chassagne roulait sur Sunbeam et Pilette sur Mercedes. Sûr ? Sûr. Quant à Wagner, malgré son nom, c'était un Français. Jacques-Henri était partagé entre son admiration pour Lautenschlager et le petit faible, évidemment patriotique, pour Boillot. Yves les déposa sur le circuit, puis alla garer la voiture dans un champ. Zissou et lui installèrent la caméra. A 7 h 15, à la lorgnette, ils virent partir la voiture pilote, qui ouvrait la piste. Elle passa devant eux vingt-cinq minutes plus tard. A huit heures, on donna le départ. Les voitures partaient par deux, toutes les trente secondes. Avec les couleurs par pays, il était facile de les suivre. Ce fut d'abord une bleue et une blanche. Tabuteau, sur Alda, pour la France et Breckheimer, sur Opel, pour l'Allemagne. Puis une jaune et une verte. Esser, un Belge, sur Nagant, et Hancock, un Anglais, sur une Vauxhall. Puis deux bleues, deux Français. Boillot sur sa Peugeot et Champoiseau avec sa Schneider. Ensuite Nazzaro, un Italien, sur Nazzaro, une rouge, et un autre qu'il ne vit pas bien...

A 8 h 30, Joseph Caillaux arriva à la prison Saint-Lazare, où il demeura en compagnie de son épouse jusqu'à 9 h 45. Celle-ci lui apprit qu'elle pourrait bientôt réintégrer la pistole 12, dont le vitrier venait de remplacer les carreaux. (Elle couchait, en effet, depuis quelques jours dans la même cellule que cinq autres détenues, réunies là provisoirement pour cause de désinfection des autres cellules.) Ils se câlinèrent. S'embrassèrent. « C'est long, trop long — Mais non, mais non, chéri, tu verras, nous — Je sais, je sais... Germaine est venue ? » Dès qu'il la quitta, après un dernier baiser, Mme Caillaux alla à la fenêtre du parloir. Quand il passa dans la cour intérieure, la conversation reprit quelques instants. Moins intime. « Lacour te dira... Ne t'énerve pas avec Albanel... A demain. »

Après une marche de 85 *li*, Victor atteignit enfin Tatsienlou. Il était six heures du soir. Le crépuscule était tombé, plus tôt que d'habitude lui sembla-t-il. En raison sans doute de la masse imposante de la montagne tibétaine au pied de laquelle la ville était bâtie. Peut-être aussi de la hauteur de ses murs gris et de la couleur gris blanc de ses toitures chinoises.

Djermal pacha, ministre de la marine turque, arriva à la gare de l'Est par l'Orient-Express. Salué, à sa descente du train, par Rifaat pacha, l'ambassadeur de Turquie à Paris, accompagné des membres

de l'ambassade et de plusieurs diplomates et officiers de marine, il répondit, dans un français dont la pureté surprit les personnes présentes, que la jeune flotte turque saurait profiter des leçons qu'il tirerait personnellement des grandes manoeuvres navales auxquelles le gouvernement français l'avait convié.

Un service funèbre, auquel assistait le corps diplomatique au grand complet, fut célébré en l'église Saint-François-Xavier pour le repos des âmes de l'Archiduc et de la duchesse de Hohenberg. Le président de la République ainsi que tous les ministres s'y étaient faits représenter.

Dans le numéro de *L'Illustration* qui parut ce jour-là, un certain Lindenbaum, s'interrogeant sur l'avenir politique ouvert par la mort de l'archiduc, écrivait, à propos de l'épouse de son jeune successeur, ces paroles rassurantes : « On prétend que l'archiduchesse Zita, récemment, disait à propos de ses liens avec la maison de France : "Je connais mon origine ; j'aime doublement cette France sur laquelle mes aïeux ont régné et où j'ai passé une partie de ma jeunesse". Nous avons donc l'espoir d'avoir en la future impératrice d'Autriche une amie. »

Rodin prit sa plume pour remercier Mathias Morhardt de s'être entremis si discrètement dans l'affaire des 500 fr. à faire parvenir à Mlle Claudel. « J'espère renouveler¹ la chose dans un certains² temps, écrivit-il. C'est une terrible histoire. De tout cœur. Rodin. »

Le consul de France à Hambourg reçut de Paris des nouvelles rassurantes. Marie — « Chouchette » —, sa fille aînée, sept ans et demi, allait mieux. On avait craint un moment la typhoïde. Il avait écrit à Suarès combien cela le tourmentait. La souffrance d'un enfant... A présent, il était comme plus léger, ressuscité. Il le nota. Page 71. En haut. Ajouta cette action de grâces qui lui venait en latin : *Qui elucidant me vitam aeternam habebunt*³. Puis, entre *me* et *vitam*, il intercala, en surcharge : *Marie*.

Victor et ses amis, après s'être débarbouillés, se présentèrent à l'évêché. Monseigneur Giraudeau les reçut. Victor trouva son accueil commun. Et tout à fait déplacé le petit verre qu'on leva ensemble, avant l'annonce de la mort du père Monbeig. Non, le corps n'était pas encore arrivé. On reposa les verres, l'air gêné. On l'attendait ici demain.

¹ . *Sic*.

² . *Sic*.

³ . « Ceux qui me mettent en lumière auront la vie éternelle. »

Vraoum... vraoum... C'était unique, formidable, exaltant ! Boillot, bien qu'il fût parti cinquième, passa le premier aux virages des « S » où se trouvaient Jacques-Henri et Zissou. Néanmoins il ne fut que second, derrière la Mercedes de Sailer, aux trois premiers tours... Puis Sailer disparut, et Boillot, depuis lors, tenait la tête. Jacques-Henri sautait de joie. Zissou, chronomètre en main, annonçait : 20 minutes, 30 secondes, ou... 45 secondes, ou... 21 minutes. Yves et Jacques-Henri (entre deux photos et quelques tours de manivelle) étaient suspendus à ses lèvres. Au changement de pneumatiques, Zissou chronométra 56 secondes pour Boillot, contre 1 mn 2 secondes pour Lautenschlager. Boillot allait gagner, c'était certain. Yves semblait moins sûr. Quoique conquis, lui aussi, par l'enthousiasme juvénile de ses deux jeunes maîtres. Zissou calculait sans cesse : 37 km 600 que divise 21 minutes... égale... 107 km/h. « Est-ce que tu crois qu'ils font du 180 en palier, ou du 200 en descente, comme ils l'annonçaient ? » demanda Jacques-Henri. Mais une bleue arrivait, et aucun des deux autres ne l'écouta.

Durant toutes ces journées torrides, Rilke avait particulièrement souffert de la chaleur, d'autant qu'il habitait sous les toits. Les nuits, surtout, avaient été éprouvantes. Lors du changement brusque du temps, hier, un épuisement plus grand encore prit la relève. Les bizarres impressions de tension et de relâchement alternés, qu'il ressentait à la gorge et aux tempes, s'étendirent à tout le corps. « A croire, confia-t-il à Lou, qu'une envie de bâiller essayait de susciter dans chaque membre mille petites bouches pour s'y assouvir. » Il avait parfaitement conscience que la chaleur ne lui était pas défavorable en elle-même. (Ailleurs, par exemple à Duino ou en Espagne, elle l'eût comblé de bienfaits.) Que d'autres contraintes de l'environnement, telles que les bruits d'une ville ou des voisins, ou le simple effort physique exigé d'une porte qui résiste, ou encore le mélange de parfums, chaque matin différent, qui émanait de la main de son coiffeur, étaient susceptibles de l'indisposer, ou plutôt (il l'écrivit à Lou sous cette forme) de le « désaccorder physiquement ». Il lui avoua qu'il songeait à montrer son corps à un médecin. A un médecin, non à un psychanalyste. (Il lui expliqua pourquoi.) Et plus spécialement à Stauffenberg.

Wilhelm Schenk von Stauffenberg. Un jeune médecin de trente-cinq ans, marié, chargé de cours à l'université de Munich, en qui il avait une confiance intuitive parce que c'était un homme attentif au corps. Aux bruissements de surface du corps, ou aux silencieuses lames de fond organiques, mais sans égard au péché originel, comme Freud et toute sa clique, bien qu'ils s'en défendissent. Au corps qui ne veut rien savoir de la Chute. Au corps semblable à celui du chien, qui ignore tout de la chute de l'âme du maître dans son corps.

A Vienne, le soleil est revenu. La foule a déjà oublié les morts. Elle attend, massée le long de l'interminable Mariahilferstrasse, le passage de son vieil empereur bien vivant, dont la prestation d'hier soir l'a émue et rassurée. François-Joseph doit quitter la Hofburg à deux heures pour Schönbrunn. De Schönbrunn, il partira en train pour Ischl, où il reprendra le cours de ses vacances champêtres fâcheusement interrompues. Il n'aura perdu qu'une semaine. Même pas. De l'un à l'autre il se colporte que l'empereur a écrit, aujourd'hui, de très bonne heure, une lettre aux sujets de la monarchie, que l'on a portée à la connaissance des Viennois le matin même. Que dit-il dans cette lettre ? Il dit : *Je veux léguer dans l'avenir l'amour que m'ont donné mes peuples à mon successeur.* Que c'est joli ! Que c'est gentil ! Au fait, où se trouve donc le nouvel archiduc-héritier ? Il est à Amstetten, où il a accompagné les deux cercueils cette nuit. C'est bien normal. C'était quand même pas not' François-Joseph qu'allait les y convoyer à son âge ! Tiens, d'ailleurs, le v'là ! Dans sa berline à deux places, aux lanternes d'or, tirée par deux chevaux. Avec son fidèle *Leibjäger*¹, tout chamarré d'or. Le cocher, lui, est en deuil. Les glaces ont été baissées. L'empereur est en uniforme. Il sourit. Salue militairement. Il est passé. Comme Boillot. En tête, sans discontinuer, depuis le début. Pendant dix-sept tours ! Malgré une forte remontée de Lautenschlager et de Wagner. On peut croire encore qu'il va l'emporter. On veut l'espérer. A la fin du tour, cependant, il n'a que 33 secondes d'avance sur l'Allemand. Il ne le sait pas, du fait du décalage des départs, puisqu'il est en tête. Au 18^e, on l'avertit. Mais, déjà, il a un peu plus d'une minute de retard sur Lautenschlager, et Wagner, le troisième, se rapproche dangereusement. L'ambassadeur des États-Unis et Madame donnèrent une matinée à l'occasion du 38^e

¹ . Chasseur.

anniversaire de l' *Independence Day*. Le président de la République et Madame, le sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts ainsi que le président du Conseil municipal, inaugurèrent les nouvelles salles du musée Carnavalet. A l'issue de l'inauguration on chercha en vain le valet de pied du Président. On partit sans lui. Direction le vélodrome de Vincennes où se déroulaient, depuis le matin, les séries amateurs et indépendants du Grand prix cycliste de Paris organisé au profit des pauvres de la ville. M. et Mme Poincaré devaient le présider, en compagnie de M. Messimy. Ils étaient attendus pour les demi-finales et les finales. Au 19^e tour, l'écart se creusa encore de 30 secondes. Boillot, follement encouragé, attaqua le dernier avec l'énergie du désespoir. Il était alors 2 h 41 mn. Les minutes s'égrenèrent... 2 h 51... 3 h... 3 h 01... 3 h 02... Les participantes à la manifestation féministe de l'après-midi commencèrent à affluer aux diverses entrées de la terrasse de l'Orangerie. A 3 h 03, il devint mathématiquement évident que, dans le cas où Lautenschlager garderait le même rythme, Boillot avait d'ores et déjà perdu. Néanmoins, on espéra encore. Si Lautenschlager avait roulé trop vite... si un cylindre... un pneumatique... Mais Boillot ne devait plus réapparaître. En revanche, le valet de pied du Président réapparut au musée Carnavalet. Il s'était laissé enfermer dans l'une des salles au moment de la visite. Lorsqu'on le délivra, il tenait encore à la main la gerbe de fleurs qu'on avait offerte à la Présidente et dont celle-ci lui avait confié la garde. C'est une blanche, puis deux, puis trois, qui apparurent à l'horizon des tribunes. Des Mercedes. Une nette victoire allemande. Premier Lautenschlager, en 7 h 8 mn 18 s, avec une moyenne de 105 km/h. Second Wagner. Troisième Salzer. Aux quatre entrées des terrasses, des commissaires distribuaient des insignes aux arrivantes : qui une primevère argentée, qui un éventail, qui un rameau d'olivier. Quelques-unes portaient en outre à la main, en l'honneur de Condorcet, des petits bouquets de fleurs des champs, qu'elles avaient pu acheter au pont de Solférino ou sur la place de la Concorde. Enfin une bleue ! Le premier Français, Goux, sur Peugeot, sauva l'honneur avec une place de quatrième, à plus de 9 mn du premier. Boillot était tombé en panne à 5 km du but. Rupture de soupape. Dépit, honteux, le valet de pied rentra directement à l'Élysée. Marcel Sembat, député socialiste de la Seine, ami de Jaurès, grand admirateur de Matisse, céda la parole à Mme Séverine. Reprenant mot pour mot l'éloge de Voltaire, celle-ci s'adressa à Condorcet en ces termes : *Nous avons besoin d'hommes*

qui pensent comme vous. Maria Verone et Pauline Rebour lui succédèrent à la tribune : *Peut-on appeler universel un suffrage qui exclut la moitié des Français du droit de vote ?* demanda l'une. Très applaudie. L'autre ne le fut pas moins en énumérant la liste des pays étrangers où la femme possédait déjà ce droit : États-Unis (12 Etats), Ile de Man, Nouvelle-Zélande, Australie, Finlande, Norvège... Enfin Marguerite Durand rappela les avatars de la proposition de loi déposée au Parlement depuis 1906. Elle souhaitait que celle-ci fût adoptée au plus vite, en sorte que les Françaises pussent voter dès les élections municipales de 1916. Vivats ! L'orchestre joua l'ouverture de *Timoléon* de Méhul. Puis le *Chant du départ*. On s'ébranla, en cortège, par le Pont Royal, les quais Voltaire et Malaquais, vers la statue de Condorcet, près de l'Institut.

Gide compara le comportement de son sansonnet (il écrivit « l'étourneau ») à celui du pingouin de l'expédition Scott. Quand il le repoussait du pied sur le sol, l'oiseau s'en prenait à sa chaussure. Ça l'avait beaucoup fait rire au cinéma. (N'eût été la présence de ces deux tourtereaux, dans la même rangée que la sienne, c'eût été une soirée agréable. Elle n'arrêtait pas de le toucher, de le bécoter, de... Écoeurant.) Quant à lui, il avait l'esprit tout engourdi lorsqu'il était à Cuverville. Aussi n'hésita-t-il pas à s'occuper de l'oiseau, à le sortir, à le rentrer, au détriment de l'écriture. L'écrivain recula néanmoins devant la corvée d'avoir à percer, tous les quatre jours, avec une épingle, la minuscule capsule de pus qu'il (le sansonnet) avait au-dessus de la queue et qui le gênait. D'autre part, il nota qu'il tenait ce carnet pour apprendre à écrire rapidement. « Je n'aime plus les choses lentement écrites », écrivit-il sans se presser.

A l'issue d'un banquet offert, à Londres, par les membres du *Commercial committee* de la Chambre des Communes à leurs homologues français du Comité parlementaire du commerce, fut émis le vœu unanime de mettre rapidement en chantier l'idée, vieille de près d'un demi-siècle, de creuser un tunnel sous la Manche. Depuis le 5 août de l'année passée, où, sous la conduite de M. Arthur Fell, un groupe de quinze parlementaires était allé plaider la cause du tunnel auprès de M. Asquith, il semblait, l'optimisme des ingénieurs aidant, et les obstacles psychologiques et militaires étant levés outre-Manche, que la

réalisation de cette oeuvre hardie ne fût plus qu'une question de temps.

A Ischl, François-Joseph est assis devant le projet de lettre que Berchtold le presse d'envoyer à Guillaume. Il est vêtu du costume de chasse qu'il a endossé dès son arrivée. Il s'y sent mieux à son aise, plus détendu. Chapeau tyrolien sur la tête (l'habitude du shako ou du casque à plumes, que voulez-vous ?), veste de bure grossière, à parements verts et petit col à lacets qui se nouent autour du cou, des lacets avec des glands, chaussettes épaisses, pantalon au-dessus du genou. Justement, ce genou nu, il le gratte. Berchtold a raison. Ce n'est pas un aventurier. Ce serait plutôt l'inverse. Tisza aussi a raison. Mais pour donner raison à Tisza, il faut d'abord être sûr de Guillaume. Sur ce point au moins les deux hommes sont d'accord. Et pour que Guillaume suive, il faut que ce soit clair. Depuis le temps qu'il est assis devant, il connaît le texte presque par coeur. Il le relit néanmoins encore une fois. La conclusion surtout.

« ... tu seras convaincu qu'il ne faut plus penser à régler par voie d'accord le conflit qui nous oppose à la Serbie, et que la politique de paix des monarques européens sera menacée aussi longtemps que ce foyer d'agitations criminelles restera impuni. »

Il signe. Bâille. Gratte à nouveau son genou. Maintenant, il peut aller se coucher.

Onze heures. Julie Kafka écrit à Anna Bauer. Elle veut finir de régler avec elle les détails de l'installation prochaine de leurs enfants : le sofa, les coussins, les housses...

Elle ajoute : « Ottla est déjà couchée et Franz travaille dans sa chambre. Je viens de le surprendre et je l'ai vu regarder avec ravissement la photo de notre chère Felice. »

Midi. On entend les cloches carillonner. Sans doute la sortie de la messe de Notre-Dame-de-Lorette. Ou, si le petit vent d'hier